



Petit Courrier des Dames
Rue Abeslée, N^o 25.

Robe en mousseline à guirlande de crevés liserés en couleur. Chapeau de paille orné d'épis et de marabou.

PETIT
COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

Si l'on a quelque raison de se plaindre de l'inconstance de nos goûts, du moins cette légèreté ne se porte que sur des objets si futiles, que ce défaut n'entraîne avec lui aucun danger. Il est vrai qu'on nous voit aujourd'hui trouver charmant le chapeau que, dans quelques jours, nous appellerons une vieille horreur; que les ornemens en or et en argent dont nous parsemons nos coiffures et nos robes, nous paraîtront peut-être de très-mauvaise compagnie avant un mois d'ici; mais nous avons du moins un avantage qui militerait en notre faveur et devrait faire excuser cette frivolité de goûts que l'on nous reproche sans cesse. Au milieu du grand monde, nous conservons toujours une certaine constance

dans nos affections : et bien que nous ayons souvent à nous plaindre de MM. les Français, notre cœur, vraiment national, ne peut s'empêcher de leur donner la préférence sur le reste des hommes, en dépit de tous leurs ridicules qui valent bien les nôtres en fait de modes, et qui s'étendent bien plus loin encore.

Je me trouvais dernièrement dans un salon rempli de femmes, plus jolies les unes que les autres, et très à portée d'entendre la conversation de deux élégans qui, la lorgnette braquée sur le cercle charmant qui se trouvait devant eux, passaient en revue chaque dame de la société : à peine leur nonchalance leur permettait-elle d'aller saluer telle ou telle personne, dont ils avaient reçu mille politesses. Tout-à-coup ils découvrirent une petite femme dont la mise bizarre fixa leur attention : d'où vient-elle ? qui est-elle ? et vite ils vont aux informations : c'est une étrangère. Une étrangère !... quel charme attaché à ce titre pour nos légers Français ! Ils s'empresent autour d'elle ; ils oublient qu'il est de l'extrême bon ton de ne pas avoir l'air trop poli : l'un d'eux lui présente une glace, l'autre brigue la faveur de la débarrasser de son schall, et quel schall encore ! un tissu de barège très-étroit, d'une couleur fausse et festonné sur les bords ; enfin, une vraie antiquité, qui se drapait sans grâce autour d'une taille guindée. Un énorme chapeau couvrait les trois quarts d'une figure chiffonnée, mais qui paraissait divine à nos amateurs de nouveautés : puisque ces Messieurs ont le goût assez mauvais pour ne pas préférer leurs belles compatriotes à ces physionomies exotiques qui n'ont d'autre mérite que de les réveiller de l'espèce d'apathie où ils restent plongés, même au milieu d'une réunion charmante de jolies femmes françaises, pour les en punir, nous les condamnons à aller offrir leur mode en servant de guide à une de ces jolies étrangères, qui leur font tourner si facilement la tête. Nous ne savons par quels noms désigner tous les attributs de la toilette de ces Messieurs ; tout ce que nous pouvons assurer, c'est que la mise d'homme que nous présentons aujourd'hui est de grande rigueur pour les bals et les soirées : voire jusqu'aux cheveux bouclés à l'Antinoüs, la pose du jabot, et surtout la cravate qui demande à elle seule plus de tems et de soins, pour la mettre dans toute la perfection du jour, que n'en prendraient

MM. Bouchereau et Michalon pour composer le plus joli turban égyptien.

Les jeunes personnes renoncent avec peine à leur plus belle parure : celle que leur offre les fleurs de nos jardins leur sied bien mieux que ne peuvent le faire toutes les étoffes brillantes qui sortent de nos ateliers. Nous avons vu une robe de gaze parsemée de petites roses sans feuilles : une guirlande des mêmes fleurs, posée sur un biais de satin blanc, garnissait le bas du jupon ; une autre guirlande, très-mince sur le front, formait sur les côtés deux grosses masses de fleurs qui étaient entremêlées dans les boucles des cheveux. Nous ne savons si ce costume prendra le nom de robe à la Flore ; certes la jeune fille qui le portait, pourrait nous représenter l'image de cette déesse.

DONATINE T.

HOSPICE POUR LES MALADIES DE L'ESPRIT.

IL y a quelques jours qu'un journal, renommé pour son esprit, prétendait que bientôt on pourrait compter parmi les nombreux asiles destinés au soulagement des misères humaines un hôpital pour les maladies de l'esprit. C'est fort bien ; mais il restait des mesures sanitaires à prendre, des médecins à choisir pour mettre à exécution une idée aussi philanthropique : il s'en est présenté. Les femmes dans tous les tems ont connu des remèdes aux peines de l'ame, comme l'a dit Legouvé dans son *Mérite des femmes* :

Son œil aux pleurs d'autrui sait mieux rendre des pleurs.

Dans le siècle des ingrats, des cruels, des perfides et des inconstans, que peut-on opposer de plus doux aux maux dévorans qui nous affligent, que des cœurs faits pour sentir les douleurs des autres, oublier les siennes et soulager, par une assiduité et des soins infinis, les peines qui flétrissent la vie ? Tel est le plus bel apanage des femmes.

Ces nouveaux médecins devront passer des examens sévères, et avoir fait preuve de bonté. Ils seront choisis parmi les mères, les épouses, les amies qui auront traversé les diverses phases d'une vie malheureuse, et qui auront le plus de force et de chaleur d'ame. On sent de quelle ressource de-

viendront de semblables établissemens. Un cœur brisé, flétri par une douleur aigue, qui voit fuir toutes les illusions d'une vie qui menace d'être longue, trouverait donc enfin les douceurs d'une amitié désintéressée. Un *amant* malheureux pourrait parler de ce qu'il souffre, sans crainte de lasser la patience, vertu fort rare dans un siècle aussi léger que le nôtre, et dont l'égoïsme fait une des principales distinctions.

Il faut, pour être appelé à professer aux chaires de cette nouvelle médecine, une éloquence persuasive, un son de voix pénétrant, qui décelent une sensibilité active, moins d'esprit que de raison; en un mot, les qualités sensibles doivent être exquises. Les personnes qui désireraient se mettre sous la direction des nouveaux docteurs devront suivre les cours, et se pénétrer de l'utilité de la fondation. L'année 1822 sera destinée tout entière aux études préparatoires. Nous ne pouvons nous empêcher de transmettre à nos lecteurs diverses lettres que nous avons reçues, et qui sont relatives à la nouvelle école, ainsi que les apostilles, mises par nous, indiquant les réponses à y faire.

PREMIÈRE LETTRE.

Madame la directrice,

« Nous apprenons que bientôt on va s'occuper d'une nouvelle maison de santé pour les maladies de l'ame; je vous prie de m'informer de l'époque où je pourrai jouir des bienfaits de l'établissement annoncé et recommandé par vous.

» Une mélancolie sombre ne me quitte plus; j'aimais, et me croyais aimé; mais, hélas! mon erreur ne dura qu'un instant. Si la science de vos nouveaux docteurs ne vient point à mon secours, ma constance ainsi que mon chagrin dureront toute ma vie. »

A répondre :

Bon pensionnaire, lui faire des conditions avantageuses; sa maladie n'a rien de contagieux.

SECONDE LETTRE.

Madame,

Je ne me consolerais jamais. J'ai perdu le chat le plus joli, le plus aimable. *Griffard* égayait mes jours par des gentil-

lesses de tous les genres ; il était l'unique objet de ma préférence ; sa mort me laisse dans un isolement auquel je ne puis m'habituer. Veuillez, je vous prie, me donner un appartement dans votre maison de santé. Je veux essayer de votre nouvelle médecine.

Agrérez, etc.

A répondre.

Promette à cette Dame la société de quelques célibataires et d'angoras choisis, propres à remplacer le défunt *Griffard* ; donner des douches ; envoyer tous les jours des malheureux qui lui demanderont, pour subvenir à leurs pressans besoins, le prix des gimblettes du chat favori ; et la folie de la malade passera.

M^{lle}. FURET.

.....

VARIÉTÉS.

LA BOITE MAGIQUE.

ON trouve dans une relation anglaise d'un voyage en Grèce un exemple plaisant de l'ignorance des Turcs. Le disdar d'Athènes, homme très-avare, exigeait de fortes sommes pour accorder aux étrangers la permission de dessiner les monumens de la ville. Après avoir éprouvé diverses vexations de ce Turc rapace, il arriva, dit l'auteur, que nous fûmes débarrassés de ses persécutions par une circonstance assez bizarre. J'étais un jour occupé à prendre une vue du Parthénon, au moyen d'une chambre obscure, quand le disdar, frappé par la vue de cet objet nouveau pour lui, me demanda quelle conjuration j'opérais avec cette machine extraordinaire. Pour lui donner une idée de mon travail, je pris une feuille de papier blanc que je plaçai devant lui dans l'instrument ; mais lorsqu'il vit le temple se réfléchir subitement sur mon papier dans toutes ses formes, et en conservant ses couleurs naturelles, il s'imagina que je produisais des prodiges par quelque pouvoir magique ; sa physionomie exprima à la fois l'étonnement et la terreur, et il s'écria à plusieurs reprises, en passant la main sur sa longue barbe noire : *Allah, Mesch-Allah*. Il regarda ensuite de nouveau et avec une sorte de défiance dans la chambre

obscur, et comme dans ce moment quelques-uns de ses soldats vinrent à passer devant le miroir réflecteur, le disdar confondu en apercevant leurs images marcher sur le papier, devint furieux, et s'écria que je pouvais, si je le voulais, emporter le temple et toutes les pierres de la citadelle; mais qu'il ne souffrirait pas que je conjurasse ses soldats et que je les forçasse à venir s'enfermer dans ma boîte. Voyant qu'il m'était impossible de le désabuser, je changeai de ton, et je lui dis d'un air menaçant, que s'il continuait à me molester ainsi, je le ferais venir lui-même dans ma boîte, et qu'alors il ne lui serait plus facile d'en sortir. A cette menace ses craintes devinrent visibles; il se retira aussitôt, et depuis ce moment, il me regarda avec un mélange d'effroi et de respect. Chaque fois qu'il me voyait entrer dans l'Acropolis, il évitait avec soin mon approche, et dès-lors il ne me donna jamais le moindre sujet de plainte.

LE FOND ET LES FORMES.

Mr. Dorfeuil est un homme bourru, susceptible, exigeant; il n'ouvre la bouche que pour vous dire quelque chose de piquant ou désagréable. Il est égoïste, ou du moins toutes ses formes le font supposer tel: il ne se dérangerait pas pour aller vous rendre un léger service, n'y aurait-il que la chambre à traverser. Mr. Dorfeuil ne s'occupe avec intérêt que de lui-même: n'aime à causer que de choses qui ont rapport à lui: il vous écoute avec distraction dès que l'objet de la conversation l'éloigne de son sujet qui est toujours *lui*. M. Dorfeuil s'irrite contre les personnes qui lui parlent de leurs malheurs ou de leurs chagrins domestiques: cela trouble inutilement quelques instans de sa vie, et il appelle égoïste l'infortuné qui cherche à soulager son cœur en exhalant quelques plaintes. Mr. Dorfeuil est un parfait honnête homme, rempli d'honneur et de courage. Il s'est jeté dans un torrent pour sauver la vie à un jeune enfant qui se débattait contre une mort certaine; une autre fois, au péril de ses jours, il a traversé une maison incendiée pour voler au secours d'un vieillard infirme qui ne pouvait échapper au danger des flammes.

Mr. de Sainneval court au-devant des êtres souffrans, il les console, les encourage, leur parle ce langage du sentiment qui va droit au cœur déchiré du malheureux. Mr. de Sainneval ne

paraît exister que pour le bonheur des autres ; il ne pense qu'à prévenir vos désirs, qu'à vous éviter un léger chagrin ; il trouve toujours l'occasion de vous dire quelque chose d'agréable ; il sait faire valoir vos moindres avantages, et cherche à cacher vos défauts : il est rempli de ces attentions aimables, de ces soins, de cette politesse qui font le charme de l'intimité ; en un mot, M^r. de Sainneval ne paraît heureux que du plaisir des autres ; mais si vous vous trouviez dans un pressant danger, et qu'il fallût, pour vous en retirer, compter sur sa fortune, ou espérer qu'il exposât ses jours pour sauver les vôtres, n'attendez plus rien de lui : ces épreuves seront trop fortes ; là finira votre empire sur son cœur. . . . Quel est celui de ces deux hommes dont on voudra faire son ami ? quel est celui que l'on préférera pour en faire sa société intime ? L'un a des vertus héroïques, l'autre a des qualités attachantes.

Réflexion faite, comme il est à espérer que l'on ne courra pas le danger d'être brûlé ou noyé, ne vaut-il pas mieux s'assurer mille petites jouissances journalières, qui, réunies ensemble, constituent le bonheur de la vie, et conclure enfin que les formes sont quelquefois préférables au fond ?

— Une Dame fort spirituelle, parlant des vers qu'une de ses amies avait faits avec plus de travail et d'étude que de naturel et de génie, disait qu'ils étaient comme les eaux de Versailles qui ne coulent pas de source.

— M^r. F. . . disait l'autre jour que, dans notre siècle où les spectacles célèbrent tous les événemens, un recueil de vaudevilles est indispensable à l'historien qui veut écrire fidèlement.

DONATINE T.

THÉÂTRES.

SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Le Roman d'une heure.

Le *Roman d'une heure* offre de quoi composer l'histoire presque entière de la vie d'une femme. D'abord, résolution de ne pas livrer son cœur à l'amour ; ensuite un besoin d'aimer

qui se fait sentir et vous fait oublier tous vos sermens. On a recours à la ruse; un défi s'engage, on parie qu'on n'aimera jamais quand déjà l'on est près d'aimer pour toujours. Un amant parfait, de ces amans comme on en voit plus, s'est occupé à étudier le cœur de sa maîtresse, tout en lui laissant voir l'empire qu'elle exerçait sur le sien. Cet amant, non moins adroit que délicat et tendre, emploie l'artifice à son tour, et pour obtenir une victoire certaine, il rend les armes et s'avoue vaincu: il feint de se retirer honteux de sa défaite. Cependant, comme il vaut mieux perdre sa gageure que son amant, notre jeune coquette se voit forcée de céder au sentiment qui la domine en secret: elle oublie les chagrins que lui fit éprouver le caractère inquiet et jaloux de son premier époux; elle oublie jusqu'au bonheur qu'elle se promettait en conservant son indépendance, et accorde sa main à celui qui possédait son cœur.

Cette petite comédie de Mr. Hoffman est remplie de détails charmans: on y trouve toute la grâce que l'amour prête à l'esprit quand il le dégage de sa fadeur.

CIRQUE OLYMPIQUE.

Première représentation du *Transfuge*.

Des coups de fusils, le bruit du tambour, l'odeur et la fumée de la poudre, voilà tout; aussi les spectateurs bénévoles qui assistaient à cette représentation n'ont pu s'empêcher de devenir des *transfuges*, et de se ranger du côté des siffleurs. Cet horrible tapage n'a pu cependant étourdir, au point de ne pas laisser apercevoir que ce mimodrame est une des plus mauvaises pièces que l'on ait encore représentées à ce théâtre. Sans doute les *quadrupèdes* ont eu seuls l'avantage de jouir de la fin du spectacle; car il est à parier qu'aucun *bipède* n'a eu le courage de rester jusqu'au dénoûment de cette misérable production.

AVIS.

Les Personnes dont l'Abonnement finit au premier février, sont invitées à le renouveler si elles ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de leur Journal.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.